RAFAËLE GERMAIN

Gin tonic et CONCOMBRE

Libre Expression

Rafaële Germain

Gin tonic et concombre

ROMAN

Libre Expression
Une compagnie de Québecor Media

Let's do it. Let's get the shit kicked out of us by love.
Richard Curtis, *Love Actually*

À mes garçons.

À : Fred
De : Marine Vandale
Objet : Test

Ça marche ?

À : Marine
De : Frédéric Vandale
Objet : Triomphe de la technologie

Ça marche. Ça fait même un gentil bruit musical quand ton mail entre, un genre de petit « ping » de bon augure. C'est joyeux. Du coup, je me demande comment j'ai fait sans accès Web depuis deux ans que je suis ici.

À : Fred
De : Marine Vandale
Objet : Cyberdépendance

En squattant le cybercafé en bas de chez toi, si je ne m'abuse ! Maintenant s'agirait de pas devenir accro du Net, parce que je te rappelle que si tu te la joues Parisien d'adoption depuis deux ans, c'est dans le but de pondre un chef-d'œuvre immortel dont je crois pas avoir encore vu la première page.

À : Marine
De : Frédéric Vandale
Objet : Cyberdébandante

Depuis quand t'es rendue pion du cyberespace, toi ? Mais t'as raison. Boulot, concentration, regard fixé vers horizon glorieux et littéraire. Toi, tu fais quoi ?

À : Fred
De : Marine Vandale
Objet : Acouphène

J'essaie de retrouver l'usage de mon tympan droit après avoir passé quelque chose comme huit heures au téléphone avec maman pour lui expliquer comment fonctionne son cellulaire et essayer de lui faire comprendre que même si Christophe est gentil comme tout et tout ce qu'il y a de plus propre de sa personne, j'ai pas exactement l'intention de lui faire un enfant d'ici la fin de la semaine.

À : Marine
De : Frédéric Vandale
Objet : Précision

T'es encore avec Christophe ? Parce que moi j'ai souvenir d'une conversation téléphonique passablement récente au cours de laquelle tu insinuais que Christophe, il se situait plus près de la porte que de ton lit.

À : Fred
De : Marine Vandale
Objet : re : Précision

Oui, ben on a comme opéré un rapprochement vers le lit avant-hier. J'ai vraiment besoin de t'expliquer ou on s'entend gentiment que tu commences à connaître la chanson ?

À : Marine
De : Frédéric Vandale
Objet : Refrain

Laisse-moi deviner : finalement il est bien Christophe, et même si c'est pas la grande passion qui décoiffe il est gentil et il est mignon et puis pourquoi que tu

baisserais les bras à la moindre contrariété, t'as plus vingt ans, faut se forcer un peu en amour comme dans la vie et en passant est-ce que je suis pas un peu mal placé pour parler ?

À : Fred
De : Marine Vandale
Objet : Sans fausse note

Impeccable. T'as tout bon.

À : Marine
De : Frédéric Vandale
Objet : Fausse note

Je veux bien, mais elle est où ma petite sœur qui rêvait de grande passion et d'amours enivrantes ?

À : Fred
De : Marine Vandale
Objet : Déni

Elle a la tête dans le sable et elle apprécierait grandement que comme tous les gens bien élevés tu fasses comme si tu ne t'en rendais pas compte. Et parlant de gens bien élevés, faut que je file, les garçons m'attendent. Tu me trouves ridicule, hein ?

À : Marine
De : Frédéric Vandale
Objet : re : Déni

Je t'aime.

:-)

• Chapitre 1 •

« Ces messieurs vous attendent sur la banquette, madame Vandale. » Une fois de plus, je me suis demandé pourquoi Olivier insistait pour m'appeler « madame ». Déformation de vieux maître d'hôtel peut-être, mais j'avais toujours envie de lui dire quelque chose comme : « *Come on*, Olivier, arrêtons de nous faire des accroires, j'ai beau avoir trente-deux ans, j'ai moi-même de la misère à me croire en tant qu'adulte, alors pour la *madame*, on repassera. » Et puis pour ce qui était de qualifier les gars de « messieurs », disons que je doutais pas mal aussi.

J'ai entrepris l'interminable et frustrant processus d'enlever mon attirail d'hiver (manteau, foulard, tuque et mitaines – mais où mettre la tuque et les mitaines ? Le foulard, on le sait bien, entre toujours gentiment dans une des manches de la doudoune. Mais le bonnet et les moufles, si on les place dans les trop petites poches du manteau, risquent en moins de deux de se retrouver par terre, dans la gadoue, entre un parapluie oublié depuis l'automne et les chouclaques d'un des vieux habitués.

Du coup, on les fourre au fond du sac à main, sachant très bien que deux minutes plus tard, alors qu'on tente de se frayer élégamment un chemin parmi le labyrinthe de petites tables, une mitaine rose, trop coincée entre la tuque, le porte-monnaie, le cellulaire, l'agenda et huit tubes de rouge à lèvres jamais utilisés, va aller revoler dans le pot-au-feu d'une distinguée cliente. Malaise).

Les gars me faisaient déjà de grands signes depuis la banquette du fond, comme si je pouvais les manquer, comme si je risquais d'oublier qu'ils étaient là tous les midis, depuis au moins cinq ans, à la même table, *aux mêmes places*. Laurent me faisait des tatas pendant que Julien, à côté de lui, ouvrait de grands yeux en hochant la tête l'air de dire « Bravo, hein ». Laurent lui a raconté, ai-je pensé. C'était à prévoir.

Je me suis faufilée devant eux, à ma place à moi, juste en face de Laurent. J'ai regardé sa petite face, que j'appelle encore une « petite face » même si, bon, à quarante ans, on n'a plus exactement une petite face, mais plutôt un beau visage. Ça allait bientôt faire dix ans que nous nous connaissions, dix ans durant lesquels j'avais vu ce visage presque chaque jour – j'avais même dormi à côté de lui, chaque nuit, pendant cinq ans. J'étais toujours contente de le revoir. Laurent était ma preuve personnelle que l'amour ne disparaît jamais complètement, que même après avoir tout connu de lui avec quelqu'un, même lorsqu'on croit qu'on l'a bu jusqu'à la lie, il en reste quelque chose. Je lui ai fait un grand sourire en lui caressant le lobe d'oreille.

« Bonjour Loulou !

— Ouin, ben bravo championne, hein ! T'es retournée avec !

— Oh, arrête, je suis contente… » J'ai essayé d'avoir l'air convaincue – périlleux exercice devant ces quatre yeux qui me connaissaient par cœur et savaient généralement mieux que moi, et *avant* moi, ce que je pensais. Pourtant, j'étais contente. Je n'étais pas extatique,

mais j'étais contente. Ce n'était pas comme si je n'avais pas pensé à mon affaire, quand même. J'avais fait ma fille : j'avais fait des listes, j'avais tergiversé, j'avais passé des heures au téléphone avec ma sœur Élodie (spectaculairement de mauvais conseil), j'avais même essayé de « m'écouter », comme disait Julien (facile à dire, ça, « s'écouter », pour moi qui étais née indécise et dont chaque affirmation était suivie de « oui mais » ou « à moins que ». J'étais très mêlante à écouter, et je m'énervais moi-même). J'en étais arrivée, par les plus longs chemins de traverse qui soient, à la conclusion que les sept mois que j'avais passés avec Christophe avaient été de beaux mois et que la seule et unique chose dont je pouvais me plaindre était de ne pas être complètement, hystériquement, on-est-seuls-au-monde-et-c'est-merveilleux amoureuse de lui. Mais (il y avait toujours un « mais ») je l'aimais beaucoup. J'étais bien avec lui. Et depuis un mois que nous nous étions séparés, je m'étais ennuyée de lui. Peut-être avais-je aussi simplement peur d'être seule. C'était à considérer – mais je laissais ces considérations aux garçons qui, justement, étaient en train de me les énumérer frénétiquement comme s'il s'agissait d'une question de vie ou de mort.

« Mais ça marchait pas ! a dit Laurent.

— Tu peux ben parler, toi.

— Il a raison ! a dit Julien.

— Toi aussi, tu peux ben parler. »

« Tu peux ben parler » était la phrase la plus régulièrement entendue au sein de notre petit groupe. On y répondait généralement par un petit « humpf » renfrogné, ou, si on était Julien, par une sorte de couinement indigné. J'avais raison, cela dit. Ils étaient tout à fait mal placés pour parler, coincés qu'ils étaient tous les deux dans des relations à demi satisfaisantes. Je me suis demandé si quelqu'un, dans ce restaurant, ou même dans toute la ville, vivait une relation entièrement satisfaisante et enivrante, ou si le concept même

du grand amour partagé n'était pas qu'une vaste blague, assez mesquine merci, qui n'aurait eu pour but que de nous faire sentir un peu minables avec nos amours approximatives qui ressemblaient trop souvent à des compromis.

« On t'a commandé un verre de blanc, a dit Julien avec une compassion que j'ai trouvée un peu insultante. Je pense que ça s'impose. »

J'avais envie de leur dire que ce n'était pas comme si je venais de me découvrir une maladie grave et fulgurante. Au contraire, nous aurions dû être joyeux, remplis d'un optimisme vigoureux et sentimental, croire en des lendemains heureux, voir l'avenir tout en rose, enfin faire tout ce que font les gens normaux quand ils ont choisi de parier sur l'amour.

« C'est vrai qu'il est *cute*, par exemple, le petit Christophe », a dit Julien, qui mesurait environ six pouces de moins que Christophe. « Il a un petit côté *bum* que j'haïrais pas goûter… »

Laurent a levé les bras en signe de protestation, l'air vaguement dégoûté. « O. K., qu'est-ce que j'ai déjà dit au sujet des images mentales de ce genre-là ? Pas bon, Julien, pas bon. Vis ta sexualité, mais dans ta tête, O. K. ? Je suis encore à jeun.

— Ouais, j'ai faim moi aussi, a dit Julien. Jeff est où ?

— Jeff était pas rentré quand je suis partie ce matin. »

Ils ont chacun pris un petit air étonné et offusqué. « *My, my, my…* » a dit Julien, et j'ai pensé encore une fois, en le regardant, que c'était tout un gaspillage qu'un aussi bel homme ne veuille rien savoir des filles. Quand il ne faisait pas ces petites mimiques volontairement affectées, il n'avait absolument pas l'air gai (à part peut-être pour les chemises excessivement colorées qu'il insistait pour porter sous des pulls rose gomme balloune ou bleu cobalt, en se réclamant à grands cris de Stéphane Rousseau et en nous traitant de colorophobes

quand nous insinuions que le rose nanane, pour un pantalon, pouvait prêter à confusion). Il avait d'immenses yeux très bleus qui étaient presque hypnotiques – et, à près de quarante ans, il en paraissait à peine trente. Il se faisait d'ailleurs souvent draguer par des filles, ce qui le ravissait et navrait Laurent, qui voyait dans cette ironie du sort une grave injustice. Le pauvre s'était même fait faire du rentre-dedans, un soir, par un beau jeune homme qui avait été convaincu par ses manières d'aristocrate et son choix de cocktail (un daïquiri aux fraises. « Pourquoi pas un Blow Job ? » avait fait remarquer Jeff) que Laurent était gai. Le coup de grâce avait été envoyé quand le beau jeune homme lui avait dit, sur un ton délicieusement lubrique, qu'il avait toujours eu un faible pour les « beaux grands chauves ». Laurent, qui commençait à sérieusement perdre ses cheveux, avait failli pleurer. Il était rentré chez lui, piqué, en nous assurant que d'ici peu il allait tous nous épater avec son look ultra-viril. Il était arrivé au restaurant le lendemain avec une tuque.

Julien a regardé sa montre. « Bon. Ben on l'attend encore quinze minutes puis on commande ? Moi je vais avoir besoin d'un autre *drink*, par exemple. » Il a fait à la serveuse un signe indéchiffrable qui, pour elle seule, voulait clairement dire un simple scotch. « Et en attendant, Marine, tu vas nous raconter ce qui s'est passé dans ta petite tête. Parce que si je me souviens bien, on avait beaucoup, beaucoup débriefé au sujet de Christophe.

— On a beaucoup débriefé au sujet de Carole et de Mathias aussi, et je vous ferai remarquer que vous êtes tous les deux encore avec. Donc, silence, hein.

— C'est pas pareil, a dit Laurent.

— Non, c'est pas pareil. Toi t'étais libre, Marine ! T'avais fait le *move*, tu pouvais passer à autre chose ! Jouir de ton célibat ! Tu sais à quel point c'est jouissant, le célibat ? Tu sais ce que je ferais, moi, si j'étais célib…

— Image mentale…, a dit Laurent.

— O. K., O. K… Ce que je veux dire, c'est que t'avais réussi ce qu'on est pas capables de faire, et là, tu te renfonces dans cette relation.

— Bon, d'abord, ça serait un minimum apprécié si vous étiez un tant soit peu encourageants et si vous arrêtiez de parler de cette relation comme si c'était une *swamp*. Ensuite, lâchez-moi avec vos plaintes puis vos soupirs. Si vous étiez si mal que ça avec vos blondes…

— Chum, a corrigé Julien.

— *Whatever.* » Mathias, contrairement à Julien, était tellement efféminé que j'avais de la difficulté à parler de lui au masculin. « Si vous étiez si mal avec eux, vous les laisseriez.

— C'est pas si facile, a dit Laurent. Je peux pas faire ça à Carole.

— Mais tu peux continuer à la niaiser.

— Je la niaise pas…

— Tu lui fais perdre son temps. Crisse, elle a trente-huit ans, Laurent. » Laurent s'est frappé la tête contre le mur. Je comprenais sa détresse, du moins en partie. J'aimais bien Carole – c'était une avocate, un peu *straight* sur les bords mais plutôt drôle, et remarquablement brillante. Mais à force d'avoir accumulé les relations peu fructueuses avec des hommes qui avaient peur de l'engagement et une sainte terreur de la paternité, elle était devenue une espèce de caricature de la femme qui approche la quarantaine et panique à l'idée qu'elle n'a pas encore eu d'enfants. On pouvait difficilement la blâmer, cela dit, et je savais bien que si j'étais toujours un peu mal à l'aise avec Carole, c'est que je voyais en elle un de mes possibles futurs et qu'il me navrait totalement. Elle cherchait frénétiquement – vraiment, vraiment frénétiquement – un père. Quant à Laurent, il avait à peu près autant l'intention de devenir père que de se faire empaler sur un cactus.

Il a poussé un petit gémissement, le visage toujours tourné vers le mur. « Mnaaargh… pourquoi je peux pas sortir avec une fille de vingt-deux ans, comme tous les gars de mon âge qui veulent se faire accroire qu'ils sont encore jeunes ? Je serais tellement bieeeeen…

— Ah, ciboire !

— Quoi ? Même toi tu sors avec un gars plus jeune !

— Christophe a huit mois de moins que moi. Pas dix-neuf ans de moins que moi.

— Miaou… » a fait Julien.

Laurent s'est retourné vers lui, l'air las. « Miaou ?

— Oui, miaou. C'est beau des petits *bums* de trente et un ans. Il doit avoir une petite paire de fesses, là… » Il attendait que je réponde. « Ben là, *come on*, Marine ! Un peu de détails… pour faire plaisir à ton ami Julien… Six *pack* ? Pecs ? Donne-moi quelque chose, au moins !

— Si tu lui demandes comment est sa graine, a dit Laurent, je vomis dans ton scotch. »

Je me suis mise à rire. Ils avaient la même dynamique depuis que je les avais présentés l'un à l'autre, huit ans plus tôt. Je commençais à peine à sortir avec Laurent, et Julien était le comptable qui m'avait aidée quand j'avais décidé de quitter mon emploi de dessinatrice dans une boîte de pub pour partir à mon compte. C'était Jeff qui me l'avait recommandé (« Il est génial, m'avait-il dit. Et puis il pense pas comme un comptable »). Je ne voyais pas ce qu'il y avait de rassurant là-dedans, mais j'avais fini par comprendre. Julien, tout en étant remarquablement professionnel et compétent, était d'une frivolité ahurissante qui ne nuisait en rien à son métier.

Laurent et lui se disputaient presque tout le temps, ne se cachaient absolument rien, s'envoyaient régulièrement promener et étaient inséparables. Parfois, je souhaitais secrètement que Laurent nous arrive un midi, tuque ou pas tuque, et qu'il nous avoue son homosexualité jusqu'ici refoulée avant de se jeter sur Julien qui l'accueillerait à bras ouverts. Julien, de son bord,

souhaitait depuis toujours que Laurent et moi revenions ensemble.

« Vous êtes parfaits l'un pour l'autre ! nous répétait-il. Quand est-ce que vous allez trouver quelqu'un avec qui vous vous entendez aussi parfaitement ? » C'était une bonne question, que je me posais moi-même trop souvent, et à laquelle je n'avais toujours pas trouvé de réponse satisfaisante. Je ne m'entendais pas aussi bien avec Christophe – je ne m'étais pas aussi bien entendue avec tous les autres hommes qui étaient passés dans ma vie depuis Laurent. Mais j'espérais. Je me répétais, avec plus ou moins de conviction, qu'une telle entente prenait du temps, qu'il s'agissait de se mouler à l'autre, et que ça ne faisait pas en un claquement de doigts, d'où la nécessité de donner une chance à ce que j'avais avec Christophe. Je voulais croire.

« Peut-être pas vingt-deux, a dit Laurent, à personne en particulier. Peut-être juste vingt-cinq ou vingt-six. Elles veulent pas encore d'enfants à vingt-cinq ans… non ?

— Non, elles veulent des chiots. » Jeff s'est glissé d'un geste agile sur la banquette à côté de moi. « Désolé, les jeunes. Léger contretemps.

— Contretemps ? ai-je demandé. Méchant contretemps, t'étais pas là à neuf heures ce matin, je te rappelle. T'aurais pu appeler au moins. Tu sais que je m'inquiète. » J'habitais avec Jeff depuis trois ans. Quand Laurent et moi nous étions séparés, il m'avait proposé de venir vivre chez lui « en attendant ». Trois ans plus tard, je n'avais toujours pas trouvé ce que j'attendais, mais nous faisions d'excellents colocataires. L'appartement était immense, et nous nous connaissions assez pour nous endurer plus que convenablement. Je l'avais rencontré à l'université – j'avais dix-huit ans, lui vingt-trois. Il n'était pas exactement beau, mais il avait quelque chose. Il « dégageait », comme disait ma mère, et avait un charme fou qui, grave injustice

selon moi qui avais compris depuis longtemps que le temps n'était pas de mon bord, avait augmenté avec les années.

Il vivait avec une femme de trente et un ans quand je l'avais rencontré, et je fréquentais, moi, un homme qui avait dix ans de plus que moi (ce qui, à l'époque, me faisait l'effet de deux ou trois siècles). Nous parlions de nos *sugar daddy* et *mommy* en riant et en sachant déjà tous les deux, je crois, que ces histoires ne dureraient pas. Depuis il voguait de femme en femme, et moi de Laurent à pas grand-chose.

« Tu peux ben parler, toi, m'a-t-il répondu. Je peux savoir ce que Christophe faisait dans ma cuisine en boxers à dix heures ce matin ?

— Mmm… Christophe en boxers…, a soupiré Julien, provoquant instantanément un air dégoûté chez Laurent.

— Oh. Il était pas parti à dix heures ?

— Non, il était pas parti à dix heures. Il mangeait des céréales en lisant le journal et en jouant avec le chat. » Jeff s'est appuyé sur ses avant-bras et s'est tourné vers moi. « Veux-tu bien me dire ce qui t'a pris ? Je veux dire… je l'aime bien, Marine, mais on avait pas réglé ça, cette affaire-là ? Tu le sais bien que y a pas d'argent à faire avec ça. Quelque chose de constructif, ça te tenterait pas, à un moment donné ? » Je ne pouvais pas en vouloir à Jeff. J'accumulais depuis trois ans les relations brèves et rocambolesques qui sont amusantes à vingt ans, mais qui commencent à craindre un peu dans la trentaine. Des hommes plus vieux, des hommes mariés, des gars terrifiés à l'idée de s'engager, des plus jeunes qui au contraire voulaient m'épouser au bout de deux semaines, des carencés affectifs, des trop indépendants.

« Est-ce qu'il sait que t'as couché avec son meilleur chum pendant que vous étiez plus ensemble ?

— Jeff!!!

— Quoi, ils savaient pas ? »

J'ai à peine eu le temps de lui faire de gros yeux même pas menaçants que Laurent, qui, même après trois ans de séparation, supportait mal l'idée que je puisse avoir une vie sexuelle, criait : « Ah ben BRAVO, hein ! » et que Julien se mettait à taper des mains, ravi comme il l'était toujours quand quelque chose d'un peu déplacé se produisait.

« On n'était plus ensemble ! ai-je couiné. Et puis Patrick est pas le *meilleur* ami de Christophe, ai-je dit faiblement. C'est un collègue.

— Sont toujours ensemble, a fait remarquer Jeff.

— Non…

— Non, c'est vrai. Sont pas ensemble quand Patrick est avec sa blonde. C'est vrai. »

J'ai cru que Julien allait exploser de joie. J'ai levé une main devant Laurent avant qu'il n'ait le temps de crier un autre « Ah ben BRAVO » et je me suis laissé tomber la tête sur le comptoir.

« O. K., a dit Julien. Je peux pas être plus fier de toi, présentement. Tu sais que si t'étais un gars, on te trouverait *vraiment* cool ?

— Par opposition au fait qu'étant donné que je suis une fille, vous trouvez que je suis la plus grosse *slut* en ville ?

— Non ! a dit Julien. Pas du tout. C'est ce qu'on penserait, effectivement, si on t'aimait pas. Mais nous, on t'aime.

— Merci, les gars. Ça me rassure. »

J'ai fait un petit sourire moqueur. Mais c'était vrai, au fond. Ça me rassurait. Ça me rassurait de les savoir là, presque tous les jours, d'avoir la chance et le privilège de baigner dans leur amitié douce et solide. Je les connaissais tellement bien, tous les trois, et je les aimais exactement comme ils étaient, avec leurs innombrables défauts et leurs qualités si précieuses. Je savais aussi qu'ils m'aimaient de la même manière et qu'auprès d'eux je pouvais être qui j'étais, qui je voulais, sans jamais

craindre leur jugement. (En fait, pour être exacte, nous passions le plus clair de notre temps à rire de nos travers et à nous juger mutuellement, à un tel point que j'avais déclaré que nous avions tous les quatre, quelque part entre la rate et le pancréas, un organe de plus, celui du jugement. Mais jamais je n'aurais demandé à aucun des trois de changer le moindrement sa nature profonde, ni d'altérer ce qui faisait de chacun d'eux une personne unique, toute croche, magnifique et irremplaçable.)

Mes amies de fille, elles, jugeaient. Quant à ma mère, c'était la Cour suprême. Elles jugeaient mes actions et mes inclinations, mes décisions et mes convictions, mais seulement « parce qu'elles m'aimaient ». Je répétais souvent à ma mère que si j'entendais encore une fois la phrase « Je te dis ça pour ton bien », j'allais m'arracher un bras et me battre moi-même avec jusqu'à en perdre connaissance, mais en vain (ma mère, pas folle, se doutait bien que l'arrachage de bras serait perpétuellement ajourné au profit d'une séance de soupirs et de regards en l'air qui ne lui faisaient pas peur du tout – avec trois filles, elle en avait vu d'autres).

« Ouh ! a dit Julien. C'est pas ton amie Flavie, ça ? »

Je me suis retournée. Demander si c'était mon amie Flavie, à propos de Flavie, était à peu près l'équivalent de demander, devant la tour Eiffel, s'il s'agissait bien de la tour Eiffel. On pouvait n'avoir qu'entraperçu Flavie une fois dans sa vie, on s'en souvenait. C'était une Française de six pieds, extrêmement *loud*, avec une crinière rousse qui lui descendait jusqu'aux reins, un port de reine à la limite de l'excessif (elle entrait partout la tête tellement haute et le pas tellement leste que je craignais souvent qu'elle trébuche sur une personne plus petite qu'elle n'aurait tout simplement pas vue depuis ses hauteurs) et un style reconnaissable entre tous. Elle portait toujours d'immenses jupes colorées et, en hiver, de gros manteaux jaune moutarde ou fuchsia et des chapeaux bizarres, en feutrine verte avec des fleurs roses ou en

laine écarlate avec une cascade de pompons blancs et bleus.

« Allô poulette ! s'est-elle écriée en étalant tous ses six pieds et les pans de sa cape verte sur une chaise à côté de moi. Allôôôôôôôô ! Ah, je suis contente de te voir. Je suis tellement à boutte, là ! Tellement à boutte ! » Elle prononçait « à bout-eu ». Flavie était toujours « à boutte ». À cause de son travail, du temps qu'il faisait, des hommes dans sa vie ou de l'absence d'homme dans sa vie, c'était selon.

« Qu'est-ce qui se passe ? » lui ai-je demandé pendant que les gars échangeaient des regards amusés. Jeff lui a fait un grand sourire – je savais qu'il la trouvait à son goût. Il n'avait peur de rien, Jeff.

« Qu'est-ce qui se passe ? Oh… Oh ! Salut les garçons ! » a-t-elle dit sur un ton guilleret, comme si elle venait tout juste de remarquer leur présence. Elle leur a tendu une main gantée d'une souris en peluche et s'est instantanément retournée vers moi, comme s'ils n'existaient plus.

« Ah, j'en peux PLUS de Guillaume, il m'a encore taxé cinq cents piastres (elle disait « pi-as-tres » et non pas « piasses ») pour payer son loyer, merde, qui est-ce qui est pas capable de payer son loyer à vingt-cinq ans ?

— Attends… t'es retournée avec Guillaume ?

— Non ! Enfin… Un peu. Peut-être. Putain, Marine, c'est le seul homme qui me fait jouir chaque fois en moins de vingt secondes. Et *vaginalement*, je te rappelle. » J'ai vu, du coin de l'œil, Laurent et Jeff échanger un regard impressionné comme s'ils avaient assisté à une belle passe pendant que Julien murmurait à Laurent : « *Vaginalement ?* »

« Oui, mais Flavie… ça fait cinq fois que tu le jettes puis que tu le reprends. Ça va, le yoyo ?

— Mais Marine, merde, je peux pas supporter la solitude ! Depuis que Thierry est parti que je suis seule !

— Thierry est parti il y a un mois.

— Mais c'est énoooorme, un mois ! Tu sais quel âge j'ai ! J'ai trente-trois ans, Marine, il faut que je pense à ma famille ! À mes enfants !

— T'as des enfants ? » a naïvement demandé Laurent.

Flavie a pris l'air patient de quelqu'un qui se voit obligé de négocier avec un simple d'esprit. « Mais non, j'ai pas d'enfants. Je parle de mes enfants à venir. Si j'avais des enfants, je serais certainement pas ici en train de me désaxer la colonne sur une chaise de merde… » Elle s'est agitée de gauche à droite en soupirant de manière déchirante, comme si elle souffrait vraiment. J'allais presque rire quand Julien s'est levé pour lui offrir sa place, en lui expliquant gentiment qu'il n'y avait pas de problème, qu'il pouvait bien prendre la chaise pendant quelques minutes.

« T'es trop chou, a répondu Flavie avec un sourire à la limite aguicheur. Mais je reste pas. »

Elle est tout de même restée une bonne demi-heure, histoire de s'apitoyer sur son sort et celui de ses enfants à venir et, ce que je trouvais un tantinet insultant, sur le mien.

« Putain, Marine. On n'a plus vingt ans, tu sais.

— Je sais qu'on n'a plus vingt ans. Je le sens chaque lendemain de veille, crois-moi.

— Moi, ce que je sens, c'est que c'est plus exactement poilant, à notre âge, de se retrouver sur le marché. » Elle a pointé un pouce derrière elle. « T'as vu ce qu'il y a dehors ? T'as vu les pauvres cons qu'il y a dehors ? »

Laurent et Jeff ont émis des petits « Ben là » de protestation.

« Et toi tu t'aides pas, ma pauvre. Tu crois que ça branche un mec, une gonzesse qui passe sa vie avec d'autres mecs ? Pas que j'aie quoi que ce soit contre vous, les garçons, vous êtes mignons comme tout et si on compare à la pléthore de débiles qu'on se tape habituellement, vous êtes même pas mal du tout. » J'ai retenu

un rire en regardant de côté les garçons, qui semblaient se demander s'ils devaient avoir l'air insultés ou flattés. « C'est pas comme ça que tu vas te dégoter un mec, Marine. »

Ah. Voilà. Ç'avait été une des rengaines préférées de ma mère aussi, qui voulait tellement désespérément me trouver un chum qu'elle en était rendue, quelques mois avant que je rencontre Christophe, à m'encourager à sortir en minijupe et en bas résille au Lovers, avec des amies de fille – mais idéalement des pas trop jolies, histoire de mettre toutes les chances de mon bord. « Tu trouveras certainement pas quelqu'un en passant tes soirées à faire à manger avec ton ex puis une tapette, me disait-elle. J'adore Julien, y est merveilleux et tu sais que j'ai rien contre les homosexuels, mais Marine, ça fait pas des enfants forts, ça. Pourquoi tu sors pas un peu plus ? Tu pourrais appeler Sarah ou Caroline.

— Sarah ou Caroline ?

— Oui, tu sais, qui habitaient sur la rue en face de chez nous quand tu étais petite.

— Maman, la dernière fois que je les ai vues, je pense qu'on avait regardé un épisode de *Candy* ensemble. Je les reconnaîtrais pas même si je leur fonçais dedans.

— Oui, mais ça te ferait du bien de sortir avec des amies de fille ! Penses-tu vraiment qu'il y a un gars qui va oser approcher une fille qui passe son temps avec d'autres gars ? »

Je lui répétais alors, avec une lassitude qui commençait à atteindre des proportions astronomiques, que, justement, je ne voulais pas d'un gars trop pleutre pour oser approcher une fille seulement parce qu'elle se tient avec d'autres hommes. « Un peu de virilité, de confiance en soi, lui répétais-je. Un vrai gars, avec des couilles et tout ce qu'il faut. » Ma mère hochait alors tristement la tête, et je savais pertinemment qu'elle se disait en son for intérieur : Cette pauvre enfant va finir toute seule avec ses idées de grandeur et de couilles. Puis elle se rabattait

sur une de mes deux petites sœurs, qui, à vingt-trois et vingt-cinq ans, n'étaient pas encore pour elle des cas désespérés et risquaient peut-être de lui donner avant moi ce premier petit-enfant qu'elle réclamait de plus en plus hystériquement. « J'ai soixante-deux ans, Marine ! Ton père en a soixante-neuf ! On aurait tellement aimé le voir grandir, au moins… » me disait-elle sur un ton piteux et résigné comme s'ils avaient tous les deux quatre-vingt-quinze ans et un stimulateur cardiaque.

J'avais cru, bien naïvement, qu'elle se calmerait en apprenant que je voyais Christophe, mais c'était exactement l'inverse qui s'était produit, et même si je ne le connaissais que depuis huit mois, il aurait fallu que nous ayons déjà trois enfants, un golden retriever et une hypothèque sur une maison à Laval, idéalement à deux coins de rue de chez elle. Elle m'appelait chaque semaine pour me demander quand je lui « amènerais » Christophe, ce que je repoussais toujours en me disant que c'était par pitié pour Christophe, qui ne méritait pas cela, mais au fond c'était parce que je n'avais présenté personne à mes parents depuis Laurent, que j'avais secrètement peur de ne pas aimer assez Christophe et que je craignais, plus ou moins consciemment, que ma mère s'en aperçoive. Or, si ma mère s'apercevait que j'avais un chum mais que je n'étais pas folle de lui et prête à porter sa descendance, non seulement j'allais en entendre parler jusqu'à la fin des temps, mais j'allais être obligée de regarder en face certaines choses que j'aimais mieux contempler de biais, ou à la dérobée, ou même ne pas voir du tout.

« Enfin, a soupiré Flavie. Tu fais ce que tu veux. Mais tu pourras pas dire que je t'ai pas prévenue, hein, si t'es encore toute seule à quarante ans.

— Ben… justement…

— Quoi ? Quoi, justement ? » Elle s'est redressée sur sa chaise. « T'as rencontré quelqu'un ? T'as rencontré… Elle a rencontré quelqu'un ? » Elle s'adressait maintenant aux garçons, l'air presque paniqué. Je la connaissais

assez bien pour savoir que d'avoir une amie célibataire elle aussi était pour elle primordial. Elle me regardait comme si je l'avais trahie.

« Elle est retournée avec Christophe, a dit Julien.

— Tu te fous de ma gueule ? a demandé Flavie.

— Crisse, ça tenterait pas à quelqu'un de m'encourager, un peu ? Vous êtes supposés me soutenir inconditionnellement, je vous signale.

— Tu sais bien qu'on te soutient inconditionnellement, a dit Jeff en me caressant le dos.

— Parle pour toi, a dit Flavie. Marine, merde ! Qu'est-ce que tu fais de la passion ? Putain… tu veux vraiment donner dans le registre tiède ? Tu sais ce qui arrive aux gens qui donnent dans le registre tiède ? »

Je connaissais sa réponse par cœur et j'ai lancé avant elle : « Ils se dessèchent à l'intérieur ?

— Oui. Exactement. Ils se dessèchent à l'intérieur…

— C'est pas tiède ce que j'ai avec Christophe. Je serais pas avec lui si ça l'était. Je suis terrifiée par le tiède, Flavie. » C'était vrai que ce n'était pas tiède. C'était même à la limite assez tumultueux. Je n'étais simplement pas certaine. Mais bon, je n'étais jamais certaine. Je n'étais même pas certaine d'être un jour certaine, et ça me désolait, en même temps que les gens qui étaient toujours sûrs de tout me déprimaient. Je trouvais que mes doutes, au moins, étaient plus honnêtes.

Flavie a haussé les épaules. « Et puis, t'as pas passé la semaine dernière à baiser avec son meilleur pote, toi ?

— On n'était plus ensemble !

— C'était toute la semaine ? a demandé Julien. Mi-a-ou !

— O. K., a dit Laurent, l'air découragé, *what's with the* miaulement ?

— Quoi, *what's with the* miaulement ? Miaourr, c'est tout. J'aurais aimé ça, moi, passer la semaine à baiser avec un gars comme Patrick.

— Vomi ! Vomi ! »

Flavie les a regardés avec une irritation non dissimulée et s'est pincé le nez entre les deux sourcils comme si elle avait mal à la tête, puis elle s'est retournée résolument vers moi, tournant pratiquement le dos à Laurent et à Julien.

« Bon. Écoute. Tu sais ce qu'on va faire, toi et moi ? On va aller manger, et tu vas m'expliquer ce que tu fais avec Christophe. Je demande qu'à être convaincue, poulette. »

Moi aussi, ai-je eu envie de dire.

« Tu crois que Patrick lui a dit, pour lui et toi ?

— O. K., ma belle Flavie, a dit Jeff. Il y a des choses qu'il va falloir que je t'explique sur la psychologie masculine. Patrick s'ouvrirait pas la gueule à ce sujet-là même si Christophe l'avait pogné sur le fait. »

Flavie a haussé les sourcils et croisé les bras. « Attends, mon beau. Tu crois pas que tu vas m'apprendre quelque chose à *moi* sur la psychologie masculine, quand même. » Elle souriait à demi, et j'ai pensé que Jeff ne devait pas lui déplaire. Il a croisé les bras à son tour, l'air content – il aimait ces fausses disputes avec Flavie –, mais celle-ci a levé une main.

« Ça sera pour une autre fois, mon chou. Il faut que j'y aille », a-t-elle dit. Elle s'est dressée lentement, déployant six pieds de laine verte devant nous. Nous avons tous les quatre levé la tête. « On s'appelle, poulette ? Je te laisserai pas t'en tirer comme ça, tu sais.

— Crois-moi, je le sais.

— Allez, je me sauve, j'ai rendez-vous au zoo, ils ont une guenon séropositive, je fais un topo. Personne connaît un père Noël professionnel ? J'en cherche un pour l'émission de la semaine prochaine. » Elle n'a même pas attendu notre réponse, sachant depuis longtemps que la plupart de ses demandes (« Vous avez pas un cousin hassidim, par hasard ? Je cherche un homme moitié hassidim moitié pure laine » ou « Vous savez où se tiennent

les satanistes, à Montréal ? ») recevaient généralement pour toute réponse des regards vides et déconcertés, et dans un tourbillon vert et roux elle est partie.

« *Wow*, a dit Jeff. Quelle femme, quand même.

— Ah ça, c'est sûr.

— Invite-la donc à souper à la maison, à un moment donné. Non ?

— Moi ça me dérange pas, mais… » Je me suis tue pendant que la serveuse apportait sur la table deux douzaines d'huîtres. « … tu sais qu'elle est complètement folle.

— Oh, c'est clair. » Il a avalé une huître. « Mais elle est formidable, aussi. Pour une fille qui est terrifiée par le tiède, tu devrais comprendre.

— Ouais, je comprends. » J'ai souri à Jeff. Moi aussi, ai-je pensé, si j'étais un homme, je rêverais de quelqu'un d'aussi extraordinaire, dans le sens littéral du terme, que Flavie. « O. K. Je vais l'inviter. Mais toi, Casanova, t'étais où, hier ?

— Oh, moi… nulle part. Chez une fille. Quelqu'un que vous connaissez pas. » Il a pris un air évasif en calant le fond de mon verre. Julien a plissé les yeux et a croisé les bras. « T'étais chez Marie-Lune, hein ?

— Ouais, a dit Jeff. Qu'est-ce que tu bois, toi ? Parce que je pense que je vais avoir besoin d'une bouteille de vin à moi tout seul. »

Marie-Lune était une jeune fille de l'âge de ma sœur, charmante et jolie comme tout, mais d'une stupidité et d'une vacuité qui nous sidéraient depuis déjà plusieurs années. Je soupçonnais parfois Jeff de l'aimer, au fond, et d'être incapable d'avouer qu'au bout du compte il était bien auprès de cette jeune femme certes peu brillante, mais douce et gentille.

« Ah ben, tu pouvais ben parler, toi ! ai-je crié. Tu peux ben rire de moi parce que je suis retournée avec Christophe…

— Je suis pas retourné avec Marie-Lune.

— Oh, me semble…

— Chanceux… T'as passé une belle soirée ? » a demandé Laurent, qui depuis le temps qu'il voulait laisser Carole pour une fille plus jeune et surtout moins exigeante cherchait à se persuader que bonheur et stimulation intellectuelle n'allaient pas nécessairement de pair. Je n'étais pas loin de croire qu'il avait peut-être raison, d'ailleurs.

« Belle soirée ? a répété Jeff. Ben… Euh… oui, correcte. Sympa.

— Je peux pas *croire* que t'es retourné avec Marie-Lune, ai-je répété.

— Tu penses que je peux croire que t'es retournée avec Christophe, moi ?

— Je peux pas vous croire tous les deux, a dit Julien.

— Eille ! Tu peux ben parler, toi ! » Jeff et moi avions parlé presque simultanément. Laurent a pouffé dans son verre et nous nous sommes mis à rire tous les quatre. Jeff, souriant toujours, s'est frotté le visage.

« Ostie qu'on fait dur…

— C'est pas si pire ! » ai-je dit. Mais je riais toujours, et les garçons aussi. J'ai insisté quand même. « On essaye au moins ! Juste pour ça, on fait pas SI dur…

— Ouais, peut-être, a reconnu Julien. En attendant, une bouteille de vin aiderait peut-être à… » Il a levé la tête, soudainement interpellé par quelqu'un ou quelque chose à l'avant du restaurant. « Ouh… ça, ça fait pas dur, par exemple.

— *Oh boy*…, a demandé Laurent. Qui exactement ? Et d'abord, est-ce qu'on veut vraiment le savoir ?

— C'est ton homme », m'a dit Julien.

J'ai alors posé une des questions les plus stupides de ma vie : « Lequel ? » Le mot était à peine sorti de mes lèvres que je réalisais l'ampleur de mon ridicule : je m'étais d'abord dit que mes trois hommes étaient avec moi. J'avais ensuite eu l'idée, très désagréable, que c'était

Patrick, et qu'il pouvait être avec sa blonde, et j'avais eu envie de me dissoudre dans la banquette. Et finalement j'avais pensé qu'il s'agissait peut-être de Christophe, et je m'étais trouvée lamentable.

« Lequel… » ai-je répété entre mes dents. Jeff et Laurent me regardaient comme si j'étais légèrement débile, mais Julien était penché vers moi, l'œil brillant et le sourire grivois.

« Le docteur Gabriel Champagne *is in the house.* »